Les animaux de pâturage sont une chance pour la nature

Chèvres, bovins, buffles, cochons et moutons paissent dans les réserves naturelles ou mangent des branches et de l'écorce en forêt. Il y a tout à gagner à développer les pâturages sauvages* de manière ciblée – et pas seulement en cette Année internationale du pastoralisme et des pâturages.

RICO KESSLER, rédacteur du Magazine Pro Natura

Illustrations du dossier : Vera Howard

L'image semble tout droit sortie d'un autre temps : deux bovins Highland au pelage long et hirsute et aux larges cornes se tiennent, tranquilles, dans l'eau. Des pâturages bordent la rivière, des bancs de graviers témoignent de la dernière crue, tandis que des hirondelles effleurent la surface de l'eau en trissant. Le pont visible à l'arrière-plan laisse pourtant peu de place au doute : nous sommes bien en 2026, dans la réserve naturelle du Limmatspitz, propriété de Pro Natura dans le canton d'Argovie. Il y a plus de vingt ans, l'organisation a acquis des terrains au confluent de l'Aar et de la Limmat et redonné vie au paysage fluvial. Les vaches Highland assurent d'importantes tâches d'entretien, favorisent l'émergence d'une mosaïque de surfaces pâturées et fleuries, créent des zones de sol nu et se repaissent de buissons à croissance rapide.

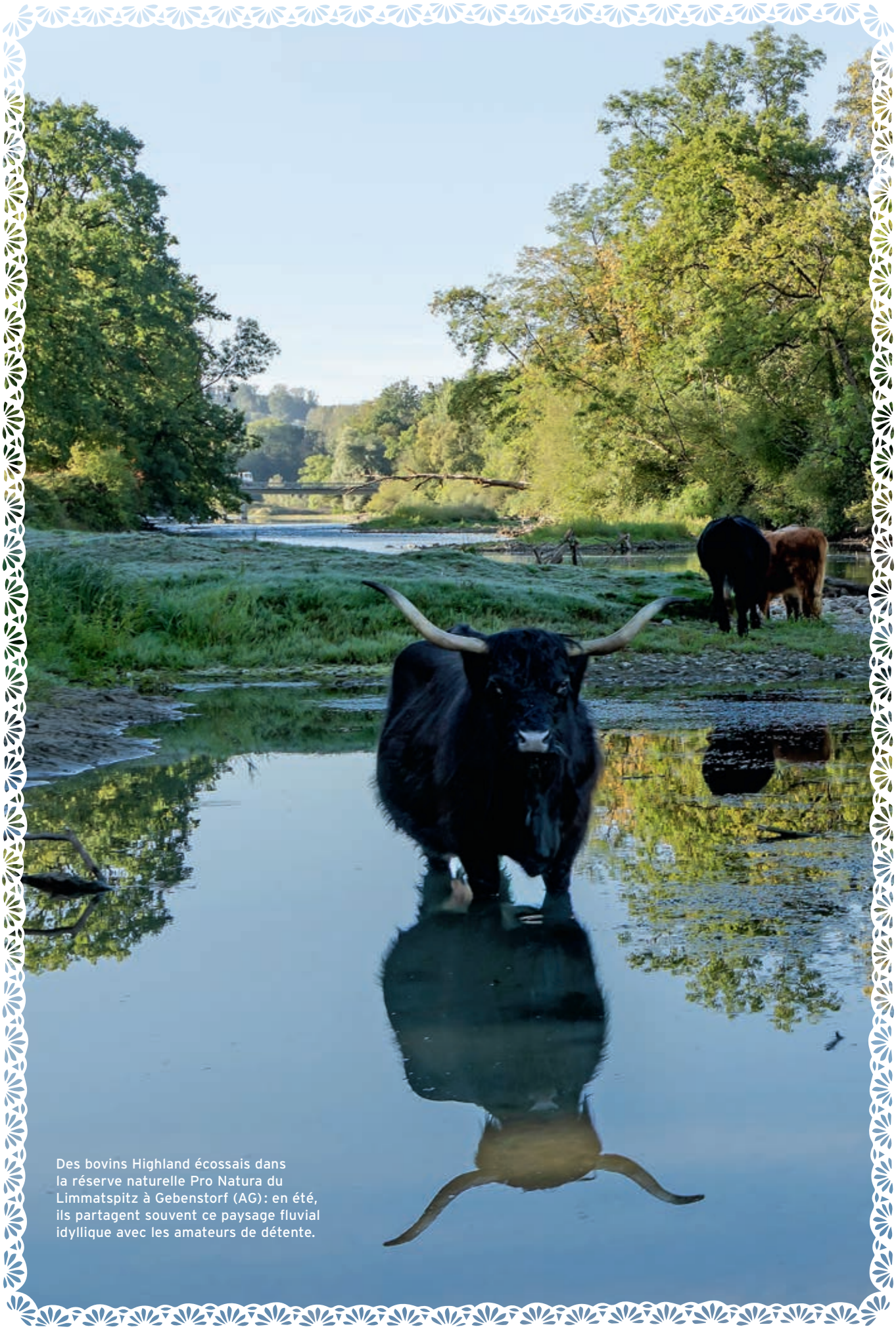
Favoriser la biodiversité

Le paysage est en constante mutation. Depuis huit mille ans, l'être humain est le facteur déterminant de l'évolution du paysage et de la nature sous nos latitudes. Et depuis toujours, les animaux de pâturage, partie intégrante du paysage, défrichent et labourent. Les pâturages non fertilisés, caractérisés par une multitude de petites structures, et les forêts clairsemées, elles aussi pâturées, abritaient jadis une grande biodiversité. Cette pratique a culminé à la fin du 19e siècle, avant d'atteindre ses limites écologiques sous l'effet des déboisements massifs et du pâturage généralisé dans la forêt. Des lois forestières strictes y ont alors mis fin : elles ont protégé la forêt, tant dans son étendue que dans sa répartition, et y ont interdit le pâturage. Ironie de l'histoire, c'est l'essor des énergies fossiles qui a le plus allégé la pression d'usage exercée sur les forêts. La modernisation de l'agriculture, le passage à l'élevage en stabulation hivernale (voire permanente) et la suppression d'une grande majorité des vastes pâturages communaux ont mis fin en Suisse à l'ère de la pâture à grande échelle, parfois pratiquée toute l'année.

Tous les pâturages ne se valent pas

Avec la régénération des forêts, les herbivores tels que le chevreuil, le chamois, le cerf élaphe et le bouquetin sont revenus les premiers, alors qu'ils avaient presque ou totalement disparu. Ce fut ensuite au tour du loup et du lynx. Cette évolution a toutefois eu un revers : les paysages pâturés, marqués par une transition progressive entre milieux ouverts et forêt, par de nombreuses niches

* Bien que le terme « Wilde Weiden » soit déjà bien répandu en Suisse alémanique et en Allemagne, sa traduction littérale « pâturage sauvage » n'est pas encore utilisée de manière officielle en Suisse romande. Les termes d'« écopastoralisme » ou de « pâturage naturel » sont parfois utilisés en France. Par souci de cohérence, le terme de « pâturage sauvage » a été utilisé dans ce dossier.



Des bovins Highland écossais dans la réserve naturelle Pro Natura du Limmatspitz à Gebenstorf (AG): en été, ils partagent souvent ce paysage fluvial idyllique avec les amateurs de détente.

Florin Rutschmann / creaNatira

« Plus les animaux utilisés sont variés et rustiques et plus les surfaces sont grandes, plus le bénéfice pour la nature est important. »

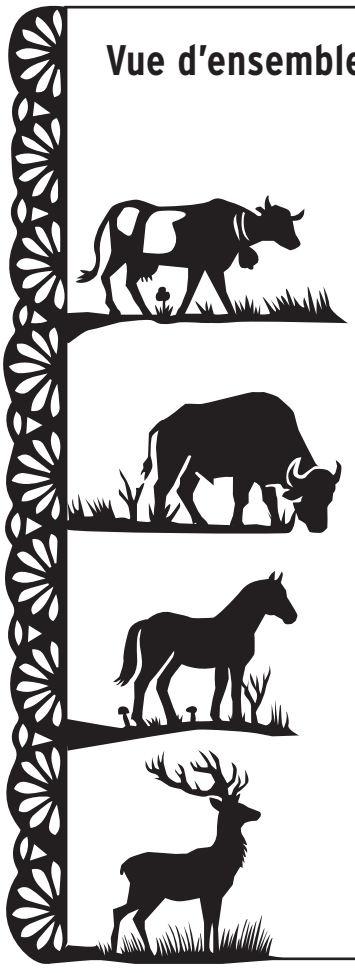
écologiques et par une grande diversité d'espèces, ont fortement régressé.

Certes, les pâturages demeurent aujourd'hui un élément familier du paysage suisse, mais ils sont le plus souvent exploités de façon si intensive et présentent si peu de structures qu'ils ne favorisent pas une grande biodiversité. C'est pour cette raison que les associations de protection de la nature ont longtemps fait preuve de réticence à leur égard. Pour préserver la diversité végétale ou maintenir ouvertes les zones humides, on privilégiait plutôt le fauchage ciblé et l'entretien mécanique des haies et des bosquets. On préférait les plans de gestion détaillés à la pâture, jugée plus difficile à maîtriser. Toutefois, on sait aujourd'hui qu'introduire de manière ciblée la pratique du pâturage est une mesure à la fois efficace et durable pour protéger la nature et entretenir les zones protégées. Il permet de créer une mosaïque de structures et d'habitats plus diversifiée qu'avec n'importe quelle autre technique d'entretien. À noter que plus les animaux utilisés sont variés et rustiques et plus les surfaces sont grandes, plus le bénéfice pour la nature est important. Les pâturages sauvages, avec leurs vastes superficies et leurs très petites populations d'herbivores aux comportements alimentaires variés, sont considérés comme la solution idéale.

Est-ce encore de la « vraie » nature ?

Surfaces pâturées dans les réserves naturelles et en forêt, herbivores domestiques, bovins Highland et buffles d'Asie : nous sommes-nous trop éloignés de la nature « originelle » ? Peut-être pas autant qu'il y paraît. Selon la théorie dite des mégaherbivores, les paysages européens d'autrefois n'étaient pas formés d'une forêt primaire dense et continue. Les grands mammifères herbivores comme les aurochs, les bisons d'Europe, les élans, les cerfs et les chevaux sauvages auraient au contraire façonné un paysage semi-ouvert, semblable à un parc, sur de vastes étendues. Lorsque l'être humain et son bétail les ont progressivement remplacés, ils n'auraient donc pas créé un paysage entièrement nouveau, mais auraient plutôt repris, puis renforcé le rôle écologique des herbivores sauvages. Cela expliquerait aussi pourquoi de nombreuses espèces animales et végétales indigènes sont acclimatées aux

Vue d'ensemble des différents types de pâturage



Pâturage extensif : pâturage à vocation agricole, particulièrement riche en espèces grâce à l'absence de fumage et d'utilisation de produits phytosanitaires, à son emplacement, à son exposition et à sa diversité structurelle. Un pâturage est d'autant plus extensif que la pression de pâture est faible. Intéressant sur le plan économique grâce aux compensations garanties contractuellement.

Pâturage dans des zones de protection de la nature : pâture ciblée, généralement saisonnière, de zones protégées, y compris en forêt. En Suisse, cette pratique s'est surtout développée sur de petites surfaces de quelques hectares.

« Pâturage sauvage » : vaste surface d'au moins 25 hectares pâturée toute l'année par un petit cheptel composé de plusieurs espèces, afin de favoriser une biodiversité maximale.

Réensauvagement : très vastes zones laissées toute l'année à des animaux de pâturage domestiques ou à des herbivores sauvages, afin de favoriser le retour de processus naturels et le développement autonome de leurs populations.

paysages pâturés. Il ne s'agit toutefois que d'une théorie, loin de faire consensus au sein de la communauté scientifique. Nous ne saurons jamais avec certitude à quoi ressemblaient les paysages d'il y a plusieurs millénaires – et ce n'est sans doute pas si important. Ce qui compte aujourd'hui, c'est que le recours ciblé à différentes espèces de bétail de pâturage permet de favoriser efficacement la biodiversité. Les contrôles sur le terrain le confirment.

C'est pour cela que Pro Natura mise depuis longtemps sur le pâturage (entre autres) dans certaines zones protégées, et a fait œuvre de pionnier en mettant en place des surfaces de forêt pâturée. Néanmoins, la pâture n'est pas une fin en soi et ne peut remplacer partout l'entretien mécanique par fauchage ou abattage. La diversité reste donc le maître mot, aussi bien pour promouvoir la nature que pour entretenir les zones protégées. En Suisse, le fait de faire pâturer de manière ciblée recèle un grand potentiel pour la protection de la nature et mérite donc d'être mieux exploité. Un autre effet positif des projets de pâturage est la relation de confiance qui s'instaure entre les autorités, les organisations de protection de la nature et les exploitations agricoles.

www.pronatura.ch/fr/prairies-et-paturages

Grande réticence face à la pratique des forêts pâturées

En Suisse, le sylvopastoralisme est considéré comme dommageable pour la forêt et demeure donc interdit, même si la loi prévoit que les forêts pâturées de manière traditionnelle, les pâturages boisés et les châtaigneraies font partie de la surface forestière. Toute autre surface forestière ne peut être pâturée que si une dérogation cantonale a été délivrée. Dans les faits, celles-ci ne sont aujourd'hui accordées qu'à des fins de conservation d'espèces ciblées. Une enquête menée en 2026 par la Communauté de travail pour la forêt a révélé que les autorisations pour de nouvelles surfaces de forêt pâturée étaient délivrées avec réticence, voire refusées dans certains cantons. L'Argovie, cheffe de file en la matière, compte 34 nouvelles surfaces de forêt pâturée, qui couvrent 60 hectares. À titre de comparaison, le seul canton du Jura recense quelque 4300 hectares de pâturages boisés soumis à la loi sur les forêts. S'ils présentent pour certains une grande valeur naturelle, ils ne visent pas en premier lieu la promotion de la nature.

Bibliothèque EPFZ

Sur cette photo de 1900, des épicéas rongés témoignent d'un pâturage intensif dans la forêt du Val Medel (GR).

« Nous sommes encore dans une phase d'expérimentation »

Pour conserver une diversité de structures et lutter contre l'embroussaillement, Pro Natura Valais accueille sur huit hectares des marais d'Ardon et de Chamoson des animaux qui y pâturent une grande partie de l'année.

Tania Araman

Un tintement de cloche, d'épaisses tiges de joncs broutées, une tache ocre qui se devine entre deux branches de saule : depuis une demi-heure, nous arpentons les marais d'Ardon et de Chamoson, près de Sion (VS), dont huit hectares sont pâturés durant neuf ou dix mois par an par des vaches Highland. Nous nous retrouvons face à l'une d'elles : indifférente à notre présence, elle continue à se régaler de feuilles de ronce. « C'est bien qu'elle soit là, c'est justement une des zones que j'aimerais ouvrir davantage », se réjouit Marjorie Bonvin, responsable des réserves naturelles à Pro Natura Valais.

Depuis une quinzaine d'années, les communes concernées, le Canton du Valais et Pro Natura ont renaturé ce site d'exception dans la plaine du Rhône en recréant une mosaïque de milieux humides. Aux étangs profonds dont l'eau reste toujours froide s'ajoutent des petites mares se réchauffant plus rapidement, et des zones boisées qui fournissent abri et ombre entre les magnocariçaies. « Lors de la renaturation en 2012, la pâture extensive a remplacé la fauche pour maintenir les marais ouverts, grâce à l'introduction de trois vaches Highland. Malheureusement, l'augmentation de la charge en bétail n'a pas suivi la forte dynamique arbustive, avec pour conséquence que plusieurs zones de marais se sont reboisées. »

À chaque espèce ses spécificités

Aujourd'hui, ce sont donc cinq vaches et deux veaux qui arpentent les lieux. « Nous n'avons pas encore trouvé l'équilibre parfait », reconnaît Marjorie Bonvin, qui a bénéficié des précieux conseils du biologiste Arnold Steiner, référence pour la pâture extensive en Valais. « Si les bêtes sont trop nombreuses, les valeurs floristiques risquent de ne pas se maintenir. Mais encore maintenant, une strate buissonnante tend à se développer, raison pour laquelle nous avons décidé de diversifier le bétail. » Aux Highlands sont donc venus s'ajouter cette année des chèvres, des moutons et des porcs laineux; les premières et les deuxièmes s'attaquant davantage aux plantes ligneuses, les troisièmes n'ayant pas leur pareil pour remettre un milieu à nu. « Les cochons ne se contentent pas de brouter, ils retournent la terre en allant chercher la racine dans le sol. Ils créent ainsi des zones ouvertes assez boueuses, dont profitent certaines espèces rares de plantes, comme le souchet brun-noirâtre. »

Les porcs laineux mangent ce que les vaches ont tendance à dédaigner.

Durant la visite des marais, Marjorie Bonvin nous signale également la présence du plantain d'eau, du trèfle porte-fraise, «qui adore être piétiné par le bétail et se trouve sur liste rouge», mais aussi de cicadelles et de sauterelles. «Ces insectes sont de bons indicateurs de la valeur biologique d'un lieu. On en trouve beaucoup moins dans les prairies fauchées que dans les pâturages extensifs.» Et d'indiquer encore une bouse, dont semblent profiter de nombreux insectes: «Il y a toute une vie sur une déjection.»

Trouver le bon équilibre

Les avantages d'entretenir ces marais avec du bétail sont nombreux. Des inconvénients? «On craint parfois que le piétinement nuise à des plantes rares à bulbes comme les orchidées. Mais on s'est rendu compte qu'elles poussaient quand même aux pieds des clôtures ou des jeunes arbres, les sabots des vaches ne pouvant pas les atteindre.» On aperçoit en effet quelques spécimens d'orchis incarnat, situés à quelques mètres seulement de la vache Highland.

La balade se poursuit et nous croisons encore une de ses congénères, ainsi que dix porcs laineux qui les ont exceptionnellement rejointes cet été. «C'est parfait, ils se sont attaqués aux rhizomes des massettes à larges feuilles, que les vaches ont tendance à bouder», observe Marjorie Bonvin. Les cochons sont en général présents en hiver et au début du printemps, de même que les chèvres et les moutons rustiques. «Nous sommes encore dans une phase d'expérimentation. Certaines zones ne sont pas encore assez pâturées, d'autres le sont trop.» Le terrain est divisé en trois parties, entre lesquelles le bétail tourne. «En général, c'est moi qui indique à l'exploitant quand changer les bêtes de zone. Il prend aussi parfois l'initiative.»

Renouer avec les règles du sauvage

Les chèvres, les moutons et les cochons sont loués périodiquement à l'association Faunus du Haut-Valais; quant aux vaches écossaises, elles appartiennent à un agriculteur local. Il les a acquises à la demande de Pro Natura Valais, lui qui ne possédait jusque-là que des vaches laitières et d'Hérens. Ces dernières ne pouvaient-elles pas faire l'affaire pour pâturer le marais? «Même si on pouvait les habituer à rester dehors dans le froid, le bétail rustique est plus résistant à une météo difficile et moins sélectif dans son alimentation.»

Il s'agit aussi de changer de paradigme en acceptant les conditions plus rustiques de détention, proches du sauvage, même si pour l'instant, les vaches sont rentrées au plus froid de l'hiver. «On ne doit pas forcément intervenir quand les bêtes meuglent devant le portail, car l'herbe est plus verte en face. Même si elles maigrissent un peu en hiver, elles trouveront toujours de quoi manger si la surface est assez grande.» Marjorie Bonvin précise toutefois qu'une surveillance est tout de même effectuée et que les clôtures sont régulièrement contrôlées et réparées si nécessaire.

TANIA ARAMAN, rédactrice du Magazine Pro Natura

« Les animaux de pâturage sont les gardiens de nos paysages »

Tout près d'Europapark à Rust, en Allemagne, se déploie un projet particulier de protection de la nature : les « Pâturages sauvages du Taubergiessen » (Wilde Weiden Taubergiessen). Des animaux de pâturage y vivent toute l'année et se nourrissent exclusivement de ce qu'ils trouvent dans les forêts et les prés.

Murphy pousse doucement un visiteur du museau. Ce cheval Haflinger de plus de 30 ans s'intéresse manifestement aux gens qui viennent aux « Pâturages sauvages du Taubergiessen », à la frontière franco-allemande. Il aime se tenir dans l'abri qui donne accès à la surface clôturée. Murphy fait partie d'un groupe d'animaux de ferme qui contribuent ici à la préservation de la nature. Ils paissent sur 35 hectares de terres ouvertes et parcourent et broutent 70 hectares de forêt, qu'ils contribuent ainsi à transformer à nouveau en une forêt alluviale clairsemée.

Tandis qu'une nuée de guêpiers multicolores survole la forêt en trillant, Hans-Georg Pfüller, chef du district forestier local, reconnaît que « les animaux de pâturage sont les gardiens de nos paysages. » Il désigne quelques bovins au pelage rouge acajou. En cet après-midi caniculaire, les animaux sont descendus sur les rives de l'Elz, qui se jette dans le Rhin tout proche. Ils font partie d'un troupeau d'environ 40 Salers, composé de vaches allaitantes, d'un taureau et de leurs veaux. Originaire d'Auvergne, cette race peu exigeante peut rester dehors toute l'année.

Même si les vaches Salers passent toute l'année à l'extérieur, elles ne doivent pas s'habituer à la vie sauvage. L'agriculteur passe tous les jours les surveiller.

Markus Hofmann

Projets pilotes en Suisse

Alors qu'il existe déjà de nombreux pâturages sauvages à l'étranger, ce n'est pas encore le cas en Suisse. Selon l'association « Pâturages sauvages Suisse » (www.wildeweiden.ch), cela devrait changer dans un proche avenir. Quatre zones de projets pilotes, dont la mise en œuvre est très probable, sont en préparation, se réjouit Thomas Hertach, du secrétariat de l'association. Deux d'entre elles se situeraient dans les Alpes du Sud, une dans les Préalpes orientales et une autre dans l'ouest du Plateau. Ces pâturages sauvages seraient répartis dans différents milieux naturels. L'association a défini précisément les critères à respecter : la superficie doit atteindre au moins 25 hectares, elle doit être pâturée toute l'année par différentes espèces d'animaux d'élevage, l'entretien des pâturages est limité au strict minimum et une alimentation complémentaire doit être réservée aux situations exceptionnelles. **hof**

Parmi les bovins, un petit cheval Konik gris incline sa tête vers l'eau. Avec Murphy, Kenny est l'un des seuls chevaux du site. Des chèvres Boer s'ébattent un peu plus loin dans la forêt. Elles y sont installées de manière temporaire et ciblée, là où les bovins et les chevaux ne s'aventurent pas : ces chèvres sud-africaines aux longues oreilles tombantes viennent à bout des ronces les plus tenaces.

Il y a une dizaine d'années, il a fallu surmonter quelques obstacles avant que les animaux d'élevage commencent leur mission d'entretien dans le Taubergiessen. Tout comme la Suisse, l'Allemagne connaît une interdiction générale du pâturage en forêt. Une autorisation spéciale a donc été nécessaire. De plus, les bovins ne montraient d'abord guère d'intérêt à s'aventurer dans la forêt encore dense. « Nous devions leur offrir quelque chose d'attrayant », explique Hans-Georg Pfüller : « Ainsi, nous abattons certains arbres pour créer des clairières. » Des plantes riches en nutriments y poussent, ce qui attire les vaches Salers dans la forêt. Désormais, elles s'enfoncent dans les sous-bois. Leur corpulence leur permet d'écarter branches et arbustes. Elles broutent les jeunes arbres et mangent les feuilles, ouvrant ainsi la forêt, créant une transition plus douce vers les espaces ouverts et augmentant la diversité structurelle. Tout cela profite à la biodiversité.

Un peu de nourriture d'appoint

Alors que les Salers et les chevaux restent en forêt toute l'année, cela n'est pas possible partout dans les espaces ouverts, pour des raisons juridiques. Pour les prairies de fauche maigres de plaine protégées, un compromis a été trouvé. Après la première fauche, les animaux doivent quitter les prairies. Une période de repos de huit semaines permet alors aux plantes d'arriver à maturité. Ensuite, bovins et chevaux reviennent et assurent la seconde fauche en broutant l'herbe. « Notre monitoring montre que ce type de pâturage n'a pas d'impact négatif sur la diversité des espèces », indique Bettina Saier, de l'Autorité supérieure de protection de la nature de Fribourg-en-Brisgau : « Dans certains cas, celle-ci s'est même améliorée. »

Il est essentiel que les animaux trouvent toujours assez de nourriture. Comme aucun apport supplémentaire de nutriments ne doit être introduit dans les pâturages sauvages, une alimentation d'appoint n'est prévue que si le bien-être animal l'exige. « Même durant cet été très sec, nous n'avons pas eu besoin de leur donner de nourriture supplémentaire », explique Tilman Windecker, éleveur et agriculteur. Seul du foin provenant du périmètre du projet peut être donné aux animaux, afin d'éviter d'introduire des plantes et des graines de l'extérieur.

Tilman Windecker va voir ses animaux tous les jours, un gros travail sur une zone aussi vaste : « Les animaux ne doivent surtout pas s'ensauvager », précise-t-il. Même si les Salers sont de nature très paisible, elles doivent rester habituées à la présence humaine. « Elles doivent apprendre à coopérer avec moi. Si un animal tombe malade, je conduis le troupeau dans un enclos où le vétérinaire peut l'examiner. » Tout comme on n'utilise ni engrais ni pesticides dans les pâturages sauvages, les animaux d'élevage ne reçoivent pas non plus de traitements antiparasitaires à titre préventif. En effet, ceux-ci nuisent aux coléoptères et aux vers qui colonisent le fumier et nourrissent ensuite les animaux sauvages.

Deux fois par an, une demi-douzaine d'animaux environ sont prélevés dans le troupeau pour la production de viande. « Nous veillons à ce qu'ils subissent le moins de stress possible lors de l'abattage », affirme Tilman Windecker. La viande est commercialisée sous la marque « Wilde Weiden Taubergiessen » et figure également au menu de restaurants régionaux.

Beaucoup de critiques au début

Cela contribue à faire connaître les pâturages sauvages et, sans doute, favorise aussi leur acceptation. « Au début, le projet était vu d'un œil très critique », raconte Ronja Schneider, garde-forestière de triage. Une forêt clôturée avec des animaux d'élevage était un concept inconnu et peu familier. Grâce à une communication active, la perception a changé ces dernières années. En 2019, les pâturages sauvages du Taubergiessen ont été désignés « Paysage de pâturage de l'année ».

La population les considère désormais comme partie intégrante de sa région, explique Ronja Schneider. Animatrice pédagogique en forêt, elle guide régulièrement des classes à travers la forêt et les prés afin de montrer comment la nature évolue sous l'influence des animaux de pâturage : « Désormais, ces sorties font presque partie de l'enseignement ordinaire », confie-t-elle.

MARKUS HOFMANN, rédacteur du Magazine Pro Natura

« La région alpine est un haut lieu de biodiversité »

La région d'estivage est en quelque sorte la plus grande prairie de Suisse. Comment mieux concilier économie alpestre et protection de la nature ? Éclairage avec Anouk Unternährer, économiste spécialisée dans l'environnement.

L'économiste Anouk Unternährer a mené une étude sur l'économie alpestre pour le compte de Pro Natura.

Magazine Pro Natura : dans le cadre d'une étude réalisée pour Pro Natura, vous avez analysé les liens entre économie alpestre et biodiversité. Pourquoi est-ce important ?

Anouk Unternährer : la région d'estivage se caractérise par une mise en pâture saisonnière et une longue pause hivernale. La région alpine est la partie la plus extensive des terres agricoles suisses, avec une grande diversité de milieux naturels. C'est un haut lieu de biodiversité en Suisse, voire à l'échelle mondiale. La responsabilité que nous portons vis-à-vis de ce trésor est donc énorme.

Quel était le but de votre analyse ?

Nous souhaitions découvrir le lien entre l'estivage et la biodiversité, savoir comment les prairies suisses sont exploitées, comprendre les raisons du recul de la biodiversité et identifier les domaines où il pourrait y avoir davantage de synergies entre la protection de la nature et le pastoralisme de montagne.

À quelles conclusions êtes-vous arrivée ?

On observe deux grandes tendances dans la région d'estivage : d'une part l'embroussaillement, de l'autre l'intensification locale de l'exploitation des alpages facilement accessibles. Seul l'embroussaillement fait l'objet de discussions politiques, même d'un mandat légal visant à l'empêcher. L'intensification locale s'est développée plus insidieusement ces vingt à trente dernières années. Elle est caractérisée par une augmentation, jusqu'à des altitudes élevées, des exploitations en activité toute l'année, par une productivité toujours plus grande, par l'utilisation de races à haut rendement avec des besoins alimentaires importants, mais aussi par la baisse des prix des produits agricoles.

Comment contrer ce phénomène ? Il est impossible de séparer l'économie alpestre des exploitations fonctionnant à l'année.

En effet, car pour que les animaux puissent monter à l'alpage en été, il faut aussi des étables d'hiver. On observe toutefois une tendance à étendre toujours plus la logique d'intensification aux régions de montagne et d'estivage. Des races à viande de gros gabarit ou des vaches laitières sélectionnées pour leur rendement se retrouvent alors sur des alpages et sur des terrains escarpés, auxquels elles sont mal adaptées. Elles ont besoin d'infrastructures, voire dans certains cas de fourrage. Le paysage alpin est ainsi chargé en nutriments supplémentaires. Ces évolutions sont une menace plus grave pour la biodiversité que l'embroussaillement.

L'estivage en deux mots

Selon la loi, la région d'estivage correspond à la surface traditionnellement exploitée par l'économie alpestre. Elle s'étend sur plus de 465 000 hectares dans les Alpes et le Jura et est utilisée comme pâture en été, pendant environ quatre mois. Elle représente environ un tiers des surfaces utilisées pour l'agriculture en Suisse. En 2026, près de 382 000 vaches et bovins et 209 000 moutons et chèvres sont montés à l'alpage. La Suisse compte aujourd'hui encore quelque 6500 exploitations d'estivage, un chiffre qui tend à baisser, 85 % sont des alpages à vaches et à bovins.

La Confédération et les cantons soutiennent l'économie alpestre en allouant chaque année environ 150 millions de francs de contributions d'estivage. S'y ajoutent les contributions pour l'entretien du paysage, ainsi que pour la construction et la modernisation des infrastructures. En 2023, l'UNESCO a inscrit la saison d'alpage suisse au patrimoine culturel immatériel de l'humanité. D'ailleurs, savez-vous que Pro Natura possède aussi quelques alpages ?

Matthias Sorg

Les races bovines traditionnelles et robustes sont particulièrement adaptées au pâturage respectueux de la nature en région de montagne.

Quelles solutions préconiser alors ?
Il faut renforcer la valorisation et la reconnaissance de l'agriculture multifonctionnelle. Outre la production de fromage et de viande, le personnel d'alpage a aussi pour mission de favoriser la biodiversité, et pas seulement sur les surfaces protégées particulièrement précieuses. Après tout, la multifonctionnalité est un mandat constitutionnel de notre agriculture.

C'est donc sur le personnel d'alpage que reposent une grande partie de ces enjeux.
Effectivement. Il est de plus en plus difficile de trouver du personnel d'alpage expérimenté, bien qu'aucune formation spécifique en écologie ou en pâturage extensif ne soit requise. Par ailleurs, les contrôles n'ont lieu que tous les huit ans, alors que le personnel change très régulièrement. Une meilleure prise en charge et un accompagnement plus soutenu des nombreux nouveaux venus pourraient contribuer à faire mieux atteindre les objectifs multifonctionnels de l'agriculture.

Comment y arriver, concrètement ?
L'économie alpestre traditionnelle et extensive est un travail difficile, très physique et qui apporte une réelle valeur ajoutée à la nature. Il doit être mieux reconnu. Il existe un certain nombre de leviers administratifs et légaux qui peuvent améliorer la durabilité. En parallèle, il faut absolument revaloriser les produits d'alpage, par exemple en améliorant les circuits de distribution et en fixant des prix plus justes.

Les relations entre les organisations de protection de la nature et l'économie alpestre ne sont pas toujours faciles. Comment instaurer un dialogue fructueux ?
À titre personnel, je pense que la clé réside dans une plus grande reconnaissance mutuelle. Les organisations de protection de la nature doivent reconnaître le travail titanesque qui est fourni sur les alpages et faire preuve de davantage de pragmatisme. À l'inverse, les alpagistes doivent considérer les attentes écologiques de la société comme une chance. C'est le seul moyen de favoriser l'acceptation mutuelle.

L'été 2026 a montré à quel point la crise climatique se répercutait sur l'économie alpestre. Qu'est-ce que cela signifie pour les questions que vous avez examinées ?
Les incitations à plus de productivité n'ont aucun avenir. Elles mènent l'ensemble du système dans la mauvaise direction et créent toujours plus de dépendances. Je préconise de promouvoir davantage les chèvres et les races de vaches rustiques, car elles supportent mieux le manque d'eau et les périodes de sécheresse, tout en entretenant le paysage à merveille.

Interview : RICO KESSLER, rédacteur du Magazine Pro Natura

Des chèvres au service d'une aire protégée

Dans l'ancienne carrière de gypse de Kienberg, dans le canton de Soleure, un troupeau de chèvres pleines d'entrain contribue à préserver une mosaïque d'habitats.

Franziska Speiser

Sans Benjamin, Leni, Camilo et leurs dix congénères, Lena Bühlmann, Franziska Speiser et moi-même serions, en ce jour de septembre, plantées au milieu de fourrés touffus, voire en pleine forêt, plutôt que dans des prairies et des pâturages ouverts. De mi-avril à mi-septembre, le troupeau de chèvres de Franziska Speiser s'en donne à cœur joie dans l'ancienne carrière de gypse de Kienberg (SO), une réserve naturelle de Pro Natura. Lors de notre visite, pourtant, plus aucune chèvre ne grignote de cornouiller ou d'autres arbustes. La nourriture s'est raréfiée avec la sécheresse estivale et les bêtes ont dû quitter les lieux plus tôt que prévu.

« Les bêtes font du bon travail »

Des chèvres paissent ici depuis 2005, et celles de Franziska Speiser depuis cinq ans. Et la nature s'en porte bien : sur ce pâturage sec poussent des orchidées rares ou des espèces prioritaires comme l'aloïna vraie, tandis que papillons et abeilles sauvages virevoltent. Il n'en a pas toujours été ainsi. À la fin de l'exploitation du gypse, les terrasses ont été plantées de pins noirs et les clairières de la forêt ont peu à peu rétréci. Afin de favoriser les milieux ouverts, après l'acquisition du site par Pro Natura en 2002, les zones envahies par la végétation ont été éclaircies et certains arbres abattus. Désormais, les chèvres empêchent la forêt de regagner du terrain. « Les bêtes font du bon travail », se réjouit Lena Bühlmann, responsable des pâturages extensifs et proches de la nature chez creaNatira, une filiale de Pro Natura Argovie.

Le pâturage présente plusieurs atouts pour l'entretien des aires protégées : « Il s'agit d'un entretien très naturel et progressif. Les chèvres broutent un peu ici, épargnent la végétation là. Cela permet d'obtenir une surface à la structure variée. En grattant le sol et en se déplaçant, les animaux créent aussi des plages de sol nu. »

Un peu plus de sérénité

L'ancienne gravière est un endroit idéal pour les chèvres, explique Franziska Speiser en désignant le terrain accidenté et en terrasses. Ses animaux – un joyeux mélange de croisements issus de races anciennes promues par ProSpecieRara – adorent crapahuter sur les pentes raides. Avec ce troupeau, Franziska Speiser a réalisé le rêve d'une vie. Inutile de dire que Benjamin, surnommé « le chef silencieux » sur le site Internet de Franziska Speiser, Leni, « la diva au grand cœur » ou Camilo, « le curieux », ne sont pas des animaux de rente à ses yeux. Leur lait et leur viande ne sont pas commercialisés. « C'est un passe-temps pour moi. Les animaux doivent pouvoir profiter de la vie dans des conditions aussi proches que possible de celles de leur espèce. Ici, c'est le cas. »

En même temps, ils accomplissent un travail important, même s'il avance moins vite que celui d'un homme équipé de faucheuses. Pour Lena Bühlman, c'est justement là qu'il faudrait changer de regard : « Avec le pâturage, l'entretien ne peut pas être contrôlé selon un concept précis et c'est ce qui rend l'évolution du site si passionnante. Ces dynamiques propres sont une chance pour la biodiversité. Et j'aimerais qu'on leur laisse davantage de place. »

BETTINA EPPER, corédactrice en chef du Magazine Pro Natura

Ferdinand, un bouc à cou cuivré, tire parti de sa taille: il peut atteindre des branches inaccessibles aux autres individus du troupeau.

à propos

«Le pâturage sauvage peut être un outil à fort potentiel»

Trois questions à René Amstutz, responsable de la division Biotopes et espèces chez Pro Natura

Magazine Pro Natura: un des bénéfices principaux des pâturages sauvages est la présence d'une grande biodiversité. De quelle manière peut-on l'attester concrètement?
René Amstutz: les pâturages sauvages sont des pâturages extensifs où des animaux de rente contribuent à façonner le milieu et où la nature dispose d'une certaine liberté. Un pâturage n'est pas diversifié simplement parce qu'il est qualifié de «sauvage». Il faut le vérifier sur le terrain, d'abord par une analyse de l'état initial, puis des contrôles, et enfin comparer si possible à des sites similaires. On peut suivre la composition botanique, les papillons, les abeilles sauvages ou les orthoptères, mais aussi la diversité des structures: végétation broutée ou non, buissons, sol nu et bouses. Les résultats dépendent du lieu, des animaux et de l'intensité du pâturage.

Les pâturages sauvages sont une pratique pas encore développée en Suisse. Pro Natura envisage-t-elle de les promouvoir dans un proche avenir?
Le pâturage extensif, par exemple sous la forme de pâturages sauvages, peut être un outil à fort potentiel, mais il ne convient pas partout. C'est un système agropastoral parmi d'autres en vue d'obtenir et surtout de maintenir des surfaces de qualité pour la biodiversité, tout en préservant un savoir-faire et une activité économique vivants. Il s'agit de choisir des sites où cette pratique apporte un bénéfice clair à la biodiversité, puis de garantir un suivi et un entretien dans la durée, en collaboration avec les agricultrices et agriculteurs. La priorité doit rester une exploitation extensive traditionnelle des systèmes sylvopastoraux favorables à la biodiversité.

Il existe des critiques par rapport à cette pratique, notamment dans le sens d'un réensauvagement. Comment Pro Natura répond-elle à ces critiques?
Le réensauvagement consiste à laisser davantage la nature évoluer librement dans les zones qui s'y prêtent et est souvent associé à la présence de la mégafaune. La réintroduction d'espèces liée au réensauvagement n'est pas une priorité pour Pro Natura. L'urgence est de faciliter la dispersion des espèces par elles-mêmes en maintenant des habitats de qualité favorables à leur reproduction et leur multiplication et des habitats de connexion. Les projets de réensauvagement efficaces et durables demandent de grandes surfaces si l'on ne veut pas en faire des pratiques maintenues artificiellement. Dans notre pays où presque chaque mètre carré est utilisé, les grands espaces dédiés primairement à la nature font (encore) défaut. Pro Natura s'engage pour laisser agir les dynamiques naturelles là où elles sont bénéfiques, mais aussi pour un entretien ciblé des milieux lorsque c'est nécessaire pour la biodiversité. Quoi qu'il en soit, Pro Natura suit avec intérêt les débats autour des pratiques et des expériences encore récentes de réensauvagement. **fk**